

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 30 octobre 1889.

N° 48

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



FAÇADE EXTÉRIEURE DE LA SECTION GRECQUE, PARALLÈLE A L'AVENUE DE SUFFREN.

LA RELIURE D'ART¹

MM. Marius Michel et fils arrivent presque *ex-æquo* avec M. Cuzin, qui les dépasse à peine de plusieurs filets. — On sait la grande notoriété de ces relieurs qui savent lutter par la plume et le crayon en faveur de leurs idées graphiques, et dont plusieurs ouvrages techniques ont déjà été publiés sur la reliure artistique et industrielle. — Avec une grande habileté de faire, un dessin généralement savant, une grande solidité dans la préparation du volume, MM. Marius Michel ont un grand souci de faire *nouveau* en persistant à s'appuyer sur la méthode et la logique mathématique des anciens. Ils argumentent sur les courbes, sur les lignes, sur les filets, sur les entrelacs, sur toutes les combinaisons de tracés imaginables et ils réalisent des plats qui sont impeccables comme pondération de décoration géométriquement voulue, mais dont la grâce légère et ce *je ne sais quoi* d'Art qui s'appuie sur des riens, sont, à mon sentiment, trop souvent exclus.

L'un des défauts de ces reliures est d'offrir un aspect trop lourd, par suite d'une série de cartons coupés en biseaux et qui donnent la sensation des anciens ais de bois du *xv*^e siècle. — La décoration le plus souvent exécutée sur le premier plat — sans répétition sur le plat du dos — n'est pas toujours heureuse et évoque bien vite l'idée de ces albums de photographie très richement décorés et faits pour la table du salon, alors que le volume est exclusivement fait pour être placé de champ sur les rayons d'une bibliothèque et non de plat, comme un bibelot, sous la glace d'une vitrine.

MM. Marius Michel ont inventé cependant une reliure superbe et qui convient surtout aux livres du moyen âge et de la renaissance romantique, je veux parler du cuir incisé et ciselé, puis rehaussé de couleurs, dont ils nous donnent plusieurs spécimens d'une rare beauté sous leur vitrine si richement composée. La plus largement conçue revêt un exemplaire du *Cantique des Cantiques*. — *L'Histoire des quatre fils Aymon*, publiée par Launette, avec aquarelles de Grasset, a été également habillée par eux en fort cuir de bœuf damasquiné et ouvré d'arabesques magistrales; c'est une merveille d'exécution et aussi de goût, et qui fait un véritable honneur à ces consciencieux et ingénieux chercheurs dans la voie des procédés retrouvés et remis au jour avec l'addition des connaissances acquises.

1. Voir le n° 47.

MM. Marius Michel sont, du reste, familiers à tous les genres et ne dédaignent point les mosaïques jetées par tons à plat à la japonaise; ils savent non moins sûrement exécuter une ornementation à filets entrelacés dans le genre Maïoli, et leur vitrine est d'une variété incomparable.

M. Lucien Magnin, de Lyon, encore inconnu à Paris, a, sous une petite vitrine d'un mètre carré, fait une exposition fort suggestive et qui mérite bien de lui valoir une médaille d'or. — On peut aimer ou non la manière de « relieur mosaïste » inventée par M. Magnin, mais il est hors de doute que cet ouvrier d'art — en dépit d'un manque de fermeté dans le poussé de ses dorures — tient la tête de l'exposition, sinon par l'exécution souvent fautive, du moins par l'originalité ou la hardiesse de ses compositions décoratives et par le curieux procédé de ses mosaïques ombrées et dégradées au pinceau par des moyens de coloration d'une solidité à défier le temps et le soleil. — Sa reliure exécutée sur la *Mireille* de Mistral, édition Hachette in-folio, avec les figures mosaïquées de *Mireio* et de *Vincen* sur les plats ainsi que la décoration polychrome du cadre, est absolument nouvelle. Sa doublure maroquinée et multicolore de *Paul et Virginie* est éblouissante comme un vitrail moderne; enfin, ses deux reliures extraordinaires qui enveloppent la *Française du siècle* et *Son Altessela Femme* sont d'une exécution ornementale très riche, très brillante et surtout entièrement nouvelle. Je voudrais m'étendre davantage sur l'exposition de M. Magnin, qui pourrait servir de point de départ à une longue étude sur la Reliure d'art de demain, mais je ne dois pas oublier que je dois ici concentrer mes idées en colonnes et non les développer en tirailleuses. C'est pourquoi je me condense.

M. Ruban, l'un des derniers venus parmi les préparateurs de maroquin plein, est en train de former sa réputation à Paris aussi bien que dans les deux Amériques. C'est un jeune, un actif, un fringant, prêt à s'élancer sur la moindre piste où l'entraîne le collectionneur. Il comprend, il saisit d'un mot et ne se refuse à rien sous l'éternel prétexte réduit en niaise formule, que *ça ne s'est jamais fait*. — Il expose une *Dame aux Camélias*, reliée « à l'emblème », avec un léger bouquet de la fleur préférée par Marie Duplessis, fleur dont les pétales et les feuilles sont fort joliment mosaïqués; sa reliure du *Miroir du monde*, très sérieusement exécutée, est d'une grâce absolue, mais ce qui me frappe le plus dans ma profonde révolte contre la tradition, ce sont les plats de ses maroquins avec

appliques de médaillons anciens, miniatures féminines larges comme l'ongle d'un pouce, et ses petits bronzes japonais, éventails et papillons sertis dans le cuir même, s'harmonisant délicieusement avec l'ornementation de la dorure.

M. Ruban a droit à tous les encouragements du jury et à tous les éloges des amateurs. Il laisse concevoir des manières nouvelles vers lesquelles MM. Edmond de Goncourt, Popelin, Philippe Burty et moi-même avons souvent poussé les ouvriers relieurs, et qui consistent à marier au maroquin les émaux, les miniatures sur ivoire, les médailles anciennes, les broderies d'Orient et toutes les curiosités délicatement ouvragées et rares qui peuvent s'incruster dans la peau, avec un très léger relief en plus.

La vitrine de M. Michel Ritter a de grandes prétentions à l'effet et attire tout d'abord le visiteur, mais elle ne justifie point son éclat trompeur ni par le bon goût, ni par l'exécution, ni même par l'innovation. M. Ritter fait le cuir ciselé d'après le procédé de MM. Marius Michel, mais combien inférieur! Il fait des mosaïques comme M. Magnin, mais quel tour déplorable! il emprunte aux uns et aux autres, mais il ne sait rien personnifier avec une supériorité caractéristique.

Je ne parlerai de M. Giraudon que pour mémoire. M. Giraudon est un maroquinier pour la fashion et l'exportation beaucoup plus qu'un relieur d'art; la plupart des ouvrages qu'il expose ont été exécutés il y a douze ans, par un relieur de très réel mérite et de haute originalité, M. Amand, aujourd'hui retraité, dont M. Giraudon a repris le fonds et la clientèle.

Ces reliures de M. Amand avaient déjà été exposées en 1878. Comment le jury d'admission en a-t-il accepté le placement à l'Exposition actuelle?

Il me reste à résumer ces notes hâtives. — L'Exposition des relieurs en 1889 montre des chefs-d'œuvre inspirés par l'art des prédécesseurs des *xvii*^e et *xviii*^e siècles, mais elle ne fait que donner des promesses pour la création d'un genre indiscutablement nouveau et d'un style d'allure toute moderne.

On ne saurait donc trop engager les bibliophiles, qui sont gens de savoir et de goût, à tenter des coups d'audace pour la reliure de leurs livres modernes. — C'est d'eux, en définitive, que dépend la solution de la question, car les relieurs font moins ce qu'ils veulent que ce qui leur est ingénieusement commandé et pour ainsi dire imposé, avec la perspective de voir leur labeur largement rétribué.

Il n'est point de mosaïques, d'effets

nouveaux, de petits fers originaux, de gravure finement exécutée, sans argent largement dépensé. Les collectionneurs soucieux de leur renom ne doivent pas hésiter à se lancer dans l'individualisme absolue de leurs reliures. Ce sont les grands amateurs, je le répète, qui toujours ont créé les grands relieurs; Grolier, Longepierre, d'Hoym, Lavallière et tant d'autres étaient les surintendants passionnés de leurs bibliothèques, et c'est à leur initiative ardente que nous devons les beaux livres qu'ils nous ont légués.

OCTAVE UZANNE.

LES PAYS ÉTRANGERS A L'EXPOSITION

LA GRÈCE

La Grèce est un des premiers États qui, officiellement, ait accepté l'invitation de la France au grand tournoi pacifique des nations.

Comme témoignage de la sympathie du gouvernement et du peuple grecs pour la France, la Chambre hellénique a voté à l'unanimité une subvention de 200,000 francs; le gouvernement a assuré le transport de tous les produits destinés à l'Exposition, jusqu'à Marseille, par les navires de l'État; enfin, le comité de l'Exposition olympique d'Athènes, qui avait pu se rendre un compte exact des progrès réalisés par l'industrie nationale depuis une dizaine d'années, s'empressa de mettre la somme de 100,000 francs à la disposition du comité d'organisation de Paris, pour les frais d'installation de la section.

Au Champ de Mars, l'emplacement occupé par la section grecque se trouve situé dans le pavillon des Groupes divers, qui fait suite aux Arts libéraux, avec façade de 33^m,30 sur l'avenue de Suffren, vis-à-vis du Pavillon chinois. Séparée de la Serbie, à droite, par le passage Desaix, elle a à sa gauche la République de Saint-Marin et s'appuie aux sections de l'Espagne et du Portugal.

La superficie de son emplacement est de 600 mètres carrés, et, sauf les beaux-arts, tous les produits du pays s'y trouvent concentrés. Environ 300 exposants y sont représentés.

La face donnant sur l'avenue de Suffren est de pur style grec ancien. Au centre, devant la porte, se dresse la belle statue de Minerve de Drussis, dont l'original décore la cour de l'Académie d'Athènes.

La fable nous apprend que Métis, la réflexion personnifiée, première épouse de Jupiter, se trouvant dans une situation intéressante, prédit à son seigneur et maître qu'elle aurait d'abord une fille et ensuite un fils qui deviendrait maître du ciel. Le roi des dieux, effrayé de cette prédiction, avala Métis. Il ressentit bientôt un affreux mal de tête, et, pour alléger sa douleur, il pria Vulcain de lui fendre la tête avec sa hache.

Vulcain fit bien quelques façons, mais s'étant enfin rendu aux désirs du roi des dieux, sous son coup de hache, le cerveau de Jupiter s'ouvrit tout grand, et il en sortit sa fille Athéné (Minerve), armée de toutes pièces, et qui devint aussitôt la nouvelle incarnation de la sa-

gesse divine. Or, un certain Cécrops, qui venait de fonder une ville, était à la recherche d'une divinité protectrice pour la nouvelle née. Neptune et Athéné posent immédiatement leur candidature. Ayant l'embarras du choix, les nouveaux citoyens décident qu'on donnera la préférence au candidat qui produirait la chose la plus utile.

Neptune frappe la terre de son trident, crée le cheval et fait jaillir une source d'eau de mer, indiquant par là que le nouveau peuple serait navigateur et guerrier.

Mais Athéné s'empara aussitôt du cheval, le dompta et en fit un animal domestique, puis, ayant frappé la terre de sa lance, elle fit paraître un olivier chargé de ses fruits, voulant montrer par là que le peuple serait grand par l'agriculture et l'industrie.

On alla aux urnes. — La chronique nous raconte que tous les hommes votèrent pour Neptune, mais que les femmes, qui avaient le bonheur d'exercer les droits politiques, votèrent pour Athéné. — Or, comme elles étaient une de plus que les hommes, ce fut Athéné qui l'emporta. La ville prit donc le nom de la déesse et lui fut consacrée. Cependant les Athéniens, craignant le courroux de Neptune qui menaçait de les engloutir, élevèrent dans l'Acropole un autel à l'Oubli, monument de la réconciliation des deux candidats. — Neptune fut ainsi admis à partager les honneurs de la déesse, et voilà comment les Athéniens devinrent un peuple navigateur en même temps qu'agricole et industriel.

C'est ainsi qu'Athéné-Minerve devint la déesse par excellence pour les Athéniens, comme l'Acropole fut la montagne sainte, parce que la déesse la choisit comme nécessaire pour défendre la ville qui n'avait pas de mur d'enceinte. En effet, Diodore de Sicile nous apprend que les anciennes villes n'étaient pas entourées de murs, les rues, sinueuses et étroites, suffisant pour arrêter l'ennemi, sur lequel on faisait pleuvoir des dards et des pierres du haut des toits.

Les acroïdes ou citadelles étaient destinées à recevoir en dépôt les choses sacrées et précieuses, ainsi que les prêtres et les magistrats, au moment du plus grand danger.

Dans l'Acropole d'Athènes, la grande statue de Minerve, en bronze, était saluée de loin par les navigateurs, comme protectrice de la cité. Ce ne fut que sous l'influence du christianisme que la confiance que Minerve inspirait disparut.

Zosime, le dernier historien païen, raconte qu'Alaric s'étant présenté devant Athènes à la tête de toute son armée, vit Minerve et Achille apparaître au haut des murailles, et que, épouvanté de ce spectacle, il fit aussitôt la paix. Aussi, sur le panneau de gauche de la façade, a-t-on peint l'Acropole, c'est-à-dire l'ancienne Grèce avec tout ce qu'elle rappelle des gloires de ce plus petit pays du monde qui a eu l'heureuse fortune de produire le plus grand nombre d'hommes illustres, tandis que le panneau de droite nous montre les mines du Laurium, c'est-à-dire la Grèce moderne et tous les progrès réalisant le vœu de sa déesse protectrice, la Grèce industrielle, commerciale et agricole.

Sur les chambranles de la porte d'entrée sont les noms des hommes illustres de la Grèce: Homère, Sophocle, Démosthène, Platon, Phidias, Ictinos, Apelle, Zeuxis, Léonidas, Thémistocle, Périclès, Alexandre, etc. — le passé immortel contemplant la jeune Grèce et ses progrès industriels.

Dans les cartouches qui couronnent la frise

sont gravés les noms des grandes batailles qui ont été livrées pour la liberté de la patrie; d'une part: Thermopyles, Marathon, Platée, Salamine; d'autre part: Souli, Missolonghi, Navarin, Ipsara.

L'entablement, la corniche, le soubassement de cette décoration, richement sculptés et peints en couleur foncée, encadrent heureusement les peintures et présentent un aspect tout à la fois sérieux et agréable à l'œil.

Si, maintenant, nous nous présentons devant la porte intérieure qui s'ouvre sur le passage Desaix, en face de la Serbie, nous remarquons le trophée aux drapeaux nationaux qui entourent le blason national, au-dessous duquel se drape élégamment une portière en tissu du pays. A droite et à gauche, les murs extérieurs sont décorés de grands tableaux graphiques qui fournissent d'exactes données sur le développement industriel, agricole, commercial et social de la Grèce, pendant ces dix dernières années. Il y a là, résumée en chiffres, toute l'histoire de la Grèce moderne, et ces données sont bien faites pour inspirer la plus entière confiance en l'avenir de ce pays.

Dans le bas de ces tableaux, de remarquables planches photographiques nous révélant les derniers résultats des fouilles opérées sous l'Acropole, statues dont la plupart sont antérieures au siècle de Solon et de Périclès, c'est-à-dire à une époque où l'influence condensée de la gymnastique sur une longue suite de générations avait donné à la population libre des Hellènes un haut degré de perfection physique. Or, cette perfection physique est contemporaine des plus belles productions de la science, de l'art, de la poésie, de la littérature.

Ces statues nous rappellent que le premier souci d'un Grec était d'être beau, fort et soigné; ces qualités corporelles ne s'obtenaient que par la culture, et c'est pour cette raison que la gymnastique a tenu une place si considérable dans l'organisme social des Grecs.

C'est donc à la Grèce que nous devons la forme tangible du beau éternel; c'est elle qui nous a démontré que la beauté n'était pas dans la grandeur, mais dans la grâce et l'harmonie.

En passant dans l'intérieur de la section, nous sommes frappé tout d'abord par l'élégant groupement des différents produits. Tous les murs sont recouverts de remarquables copies, dont les nuances aussi bien que la richesse du tissu font honneur à cette branche de l'industrie nationale. Citons parmi les exposants: l'Ouvroir d'Athènes, M. Caramonos Porcz, Mmes Polyxène Dounia et Nicolopoulo.

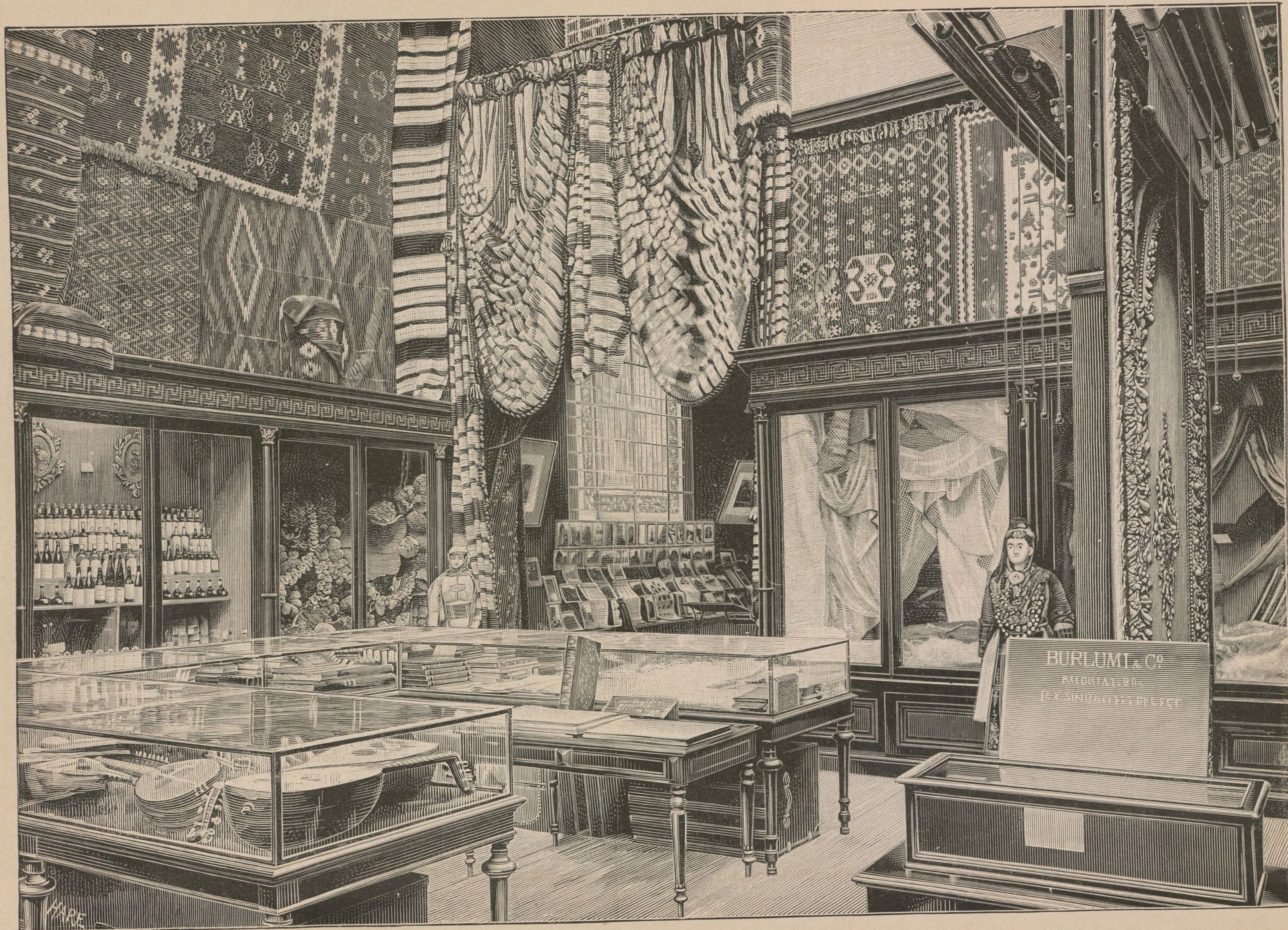
Disséminés dans toutes les parties de la section, une véritable galerie de costumes nationaux: berger de Naxos, paysan de Patras, paysannes de l'Attique, un groupe d'habitants de Corfou, aux costumes éclatants de nuances variées et ornés de remarquables bijoux; un paysan et une paysanne de Megara, des femmes de la Thessalie, un costume de l'île d'Eubée.

Parmi les exposants de ces costumes populaires, nous citerons MM. Coulouri, Armoniaco, Coussourelis, Denias, Georgios, Candris, Panopulo, pour la richesse des étoffes et des broderies, la coupe originale et élégante de leurs costumes.

Le groupe agricole nous présente de très beaux spécimens de blé, froment, haricots, riz, pois, seigle, fèves, lentilles, orge, avoine, trèfle, millet, sorgho, colza, lin, anis. Des raisins secs, des olives, du miel d'Hymette, de MM. Messincri, Travelas, Cheratis, Macryjeanni, Palidès frères, Troai, Paschalidès, Stamboglo. D'excel-



BEAUX-ARTS (SECTION ANGLAISE). — L'AGNEAU, par Miss Havers.



INTÉRIEUR DE LA SECTION GRECQUE.

Ayuntamiento de Madrid

lent tabac de MM. Agathalis, Zuppus, Argypoulo. Des cuirs fort bien préparés, de MM. Salustro, Popudam frères, Callantho.

Des huiles, de très bonne qualité, des liqueurs excellentes; des vins dont la Grèce tire quelque vanité et avec juste raison, et qui sont exposés par M. Paul Giouzez, l'heureux possesseur du fameux clos de Marathon; Solon et fils, propriétaires du château de Deulie; la Société Achaïa, de Patras. Nous espérons bien que leur mise en bonne lumière facilitera l'introduction de ces vins en France, en plus grande quantité que par le passé.

Les pâtes alimentaires de MM. Stamalopoulo, Tricarti fils, Carambalas, Jeannopoulo, de très bonne fabrication.

Dans les tissus de soie, nous voyons des fichus de gaze, écharpes, dentelles, broderies de soie et or et de soie sur soie qui sont d'une finesse de travail et d'un goût aussi parfait qu'élégant et original. Nous citerons particulièrement les produits de M^{me} Spacte Carastanati, de MM. Chatzopoulo, André, Driva, Eustachio, Sandri, l'Ouvroir d'Athènes et l'industrie domestique de Calamata. Dans la soie pure et les beaux cocons, ceux de MM. Alexandropoulo, Apostolas, Cocasli, Dazea, Panteli, Pascallidès, Raissi Vroli.

Les cotons sont non moins bien représentés par les produits de l'industrie domestique de Missolonghi, et par ceux de MM. Coca, Joamidou, Davussi, Mitsena, Pactidas, Sarlis, Retzina frères, Zevgoli, Parissis. Nous remarquons en passant les teintes douces des tapis tissés à la main de MM. Bosta, Caramboros, Lozaci, Phlocas, de l'Ouvroir de Pocas.

A droite et à gauche, des vitrines de chaussures, de chapellerie, de lingerie, de papeterie, dont les échantillons soutiennent très bien la concurrence avec les meilleures maisons des grands pays. Une vitrine consacrée aux différents instruments de musique, parmi lesquels nous remarquons des guitares, des mandolines, des busuki, des lavuto si populaires en Grèce.

La remarquable collection des marbres et des minerais présentés par la commission des Olympiques, qui contient 72 échantillons d'une très grande variété, parmi lesquels nous citerons particulièrement le bloc rouge veiné de bleu et de noir, type inconnu jusqu'à ce jour, et qui a été trouvé dans l'île de Chios. Les marbres verts sont aussi très remarquables.

Un peu partout, de nombreuses photographies des plus remarquables monuments de la Grèce antique, des villes actuelles et des sites remarquables du pays, sont exposées par MM. Romaidès frères et Moraites.

Au point de vue de l'instruction publique, les progrès accomplis ne sont pas moins intéressants. La Grèce compte actuellement 33 gymnases ou lycées, 294 écoles hellènes du degré supérieur, 1,740 écoles primaires, l'Université d'Athènes, qui comprend les quatre facultés et compte 2,500 étudiants, une école d'agriculture, 6 écoles de navigation, l'école des grandes Evelpides.

Dans la vitrine consacrée à l'industrie, nous remarquons des livres de M. Costentinidès et Printezi; les reliures de MM. Arnioti et Lardis; les cartes de géographie de la Société pour la propagation des études grecques; la carte céphalométrique du D^r Elois Stephanos; la collection des publications de la Société archéologique.

Enfin, l'importante et très remarquable exposition des mines du Laurium, qui mérite que nous nous y arrêtions un instant.

Les mines du Laurium sont exploitées par

une compagnie française à laquelle le gouvernement hellénique a concédé l'exploitation du fer, du plomb, du cuivre, du zinc et des minerais manganésifères qui peuvent se rencontrer dans les 6,165 hectares concédés, situés le long de la côte orientale de l'Attique.

Sur ces concessions, la Compagnie a fait construire les maisons nécessaires au logement des 60 employés techniques et des 2,400 ouvriers qu'elle emploie, et pour lesquels elle a organisé une caisse de secours alimentée par des allocations de la Compagnie, une retenue opérée sur le salaire des ouvriers et le traitement des employés. Divers centres d'exploitation ont été successivement créés et munis des machines et constructions nécessaires à l'extraction, au tirage et au chargement des produits. Un chemin de fer a été installé, reliant les centres de production et aboutissant au port d'embarquement.

Pendant une période de 12 années, de 1877 à 1888, les expéditions faites ont atteint le chiffre de 570,000 tonnes; le tonnage des matières traitées sur place s'élève à 643,000 tonnes, soit un produit total de près de 13,000,000 de tonnes.

L'exposition de la Compagnie comprend :

Un groupe saumons plomb d'œuvre;

Un bloc de calamine de 2,000 kilogrammes;

Un bloc sulfurés mixtes (blende, pyrite, galène argentifère) de même poids;

Blocs de fer manganésifère;

Échantillons divers de minerais de plomb, de zinc, de fer, de cuivre, de roches encaissantes et de roches adventives;

Plan des travaux et coupe verticale de la région de Courarisa; trois planches représentant le plan d'ensemble des concessions, le plan des installations de Cypriano, le plan du point d'embarquement d'Ergastiria et ses dépendances. Les résultats obtenus par la Compagnie des mines du Laurium ont eu la plus heureuse influence sur le développement industriel en Grèce; on voit par l'Exposition elle-même que l'effort tenté sur tous les points du royaume se continue avec la plus louable persévérance. C'est un excellent présage pour l'avenir.

La décoration intérieure de la section est fort remarquable. Les huit caissons du plafond portent les noms des grandes villes de la Grèce antique et des grandes villes modernes : Athènes, Sparte, Thèbes, Corinthe; Syra, Corfou, Pirée, Patras. Les vitrines sont d'un très gracieux effet; leur teinte de noir mat avec chapiteaux corinthiens et grecs réchamps d'or s'harmonise élégamment avec la nuance des tapis qui forment le fond de la décoration, et la disposition générale permet au visiteur placé au centre d'embrasser d'un coup d'œil tout l'ensemble de la section. En résumé, le royaume de Grèce a tenu à honneur de prendre son rang parmi les nations industrielles et commerciales du monde, et ce rang, fort honorable, il a su le conquérir dignement en nous montrant les richesses naturelles de son sol et la transformation intelligente de son industrie et de son outillage.

A. DALLIAS.

LE LIVRE D'OR DE LA TOUR EIFFEL

M. Salles avait fait placer au sommet de la Tour Eiffel, dans les appartements réservés aux laboratoires et à M. Eiffel, un livre d'inscription sur lequel les visiteurs princiers ont apposé leur signature. Dans quelques années, ce registre ne sera pas l'une des moindres curiosités de la Tour.

BEAUX-ARTS

LES ÉCOLES ÉTRANGÈRES

L'ANGLETERRE

Le sentiment ne tient pas beaucoup de place dans le *Roi Cophetua*. L'inspiration, plus savante qu'émue, appartient presque entièrement à l'archaïsme et fait songer aux brillantes inventions de Gustave Moreau, qui, lui aussi, est un adorateur de Mantegna. Chez M. Burne Jones, le pastiche n'est pas flagrant : il s'agit moins d'une imitation systématique que d'un air de famille et d'une parenté intellectuelle. Il y a là un peu de dilettantisme et de curiosité voulue; mais il y a aussi une énorme dépense de talent et un beau goût pour les colorations puissantes et harmonieuses. Sous la glace qui l'abrite et qui, pour des yeux français, empêche un peu de le voir, le tableau paraît d'une exécution amoureusement attentive. Ce soin apporté au travail matériel est d'ailleurs une qualité essentiellement britannique : les Anglais s'appliquent toujours.

La même passion pour l'archaïsme se retrouve dans le tableau de M. Walter Crane, *La Belle dame sans merci*. C'est encore une de ces légendes que nous connaissons mal et à propos desquelles le catalogue ne fournit aucune explication. Du reste, les organisateurs de la section anglaise ont traité fort cavalièrement ce tableau : ils l'ont placé au-dessus d'une porte, à des hauteurs exagérées. Il représente un chevalier armé de toutes pièces qui chevauche dans une prairie, à l'entrée d'un bois, et qui rencontre une dame mystérieuse, du *xv^e* siècle comme lui. Le gazon est semé de fleurettes multicolores. Cette peinture a tout à fait l'aspect d'un fragment découpé dans une tapisserie du temps de Charles VIII. L'effet, décoratif et amusant, est d'une curiosité qui n'est pas sans saveur pour les archéologues.

Comme en 1878, MM. Burne Jones et Walter Crane font bande à part, et nous ne savons dans quelle mesure leur exemple entraînera l'École. Nous croyons qu'il s'agit d'une fantaisie d'un moment et que les peintres anglais résisteront. Quant à présent, ils restent fidèles aux méthodes qu'ils ont depuis longtemps adoptées. Pourquoi M. Alma Tadema changerait-il de manière? Il a trouvé la perfection et il s'y tient. Les deux tableaux qu'il expose sont un enchantement pour les yeux; ils pourraient même servir de leçon à quelques-uns des nôtres. Comme à l'ordinaire, les sujets sont pris du monde antique. Dans les *Femmes d'Amphissa*, l'auteur raconte, d'après Plutarque, comment les Ménades, fatiguées de leurs courses folles, entrèrent un jour dans la ville et se reposèrent sur la place du marché et comment, à leur réveil, les matrones de la cité hospitalière prirent soin des voyageuses, les réconfortèrent et les reconduisirent ensuite jusqu'au chemin de leurs montagnes. La scène se passe dans une enceinte où l'architecte — n'est-ce pas M. Alma Tadema lui-même? — a prodigué les colonnes et les revêtements de marbre. Des femmes sont couchées au premier plan : les unes dorment encore, les autres s'éveillent, et l'on prend soin de les restaurer avant leur départ. Des gâteaux de miel et des fruits sont sur une table, avec des flacons et des coupes. C'est un lunch grec, très léger, comme il convient pour des corps de sylphes d'une sveltesse idéale. Au second plan, une rangée de figurines assistent à ce repas

1. Voir les nos 46 et 47.

sommaire, elles se groupent, fines et charmantes, comme si elles étaient sœurs des statuettes de la Béoïe et de Myrina. M. Alma Tadema est de première force sur l'antique et sur l'art de s'en servir : ce qu'il emprunte à ce passé lointain, c'est son charme familier et sa poésie. L'extrême délicatesse de son pinceau le sert à merveille dans ces restitutions d'un archaïsme adouci. Il est impossible de mettre au service de types plus élégants une peinture plus souple et plus savoureuse.

L'autre tableau de M. Alma Tadema, *L'Attente*, est aussi un petit bijou. Une jeune femme est assise sur un banc circulaire dont la construction en hémicycle domine la Méditerranée. Au loin, un golfe bleu et une ville à l'horizon. Sur les rebords de la banquette pendent les branches d'un arbuste fleuri. Cette rêveuse ne fait rien : elle attend, elle épie sur la mer bleuissante l'apparition d'un esquif qui lui apportera le bien-aimé. C'est, si l'on veut, un sujet de romance, et l'invention n'implique aucun génie; mais ici l'intérêt de la peinture dépasse de beaucoup la portée du motif intellectuel. La banquette de marbre où l'amoureuse est assise est peinte avec une légèreté de pinceau et des transparences de lumière qui touchent au miracle. Il faut se souvenir de *L'Attente* comme on se souvient d'un chef-d'œuvre. M. Alma Tadema, que nous avons connu Hollandais, n'a rien perdu depuis qu'il habite Londres : loin de là, il y a raffiné sa manière, et il est aujourd'hui le premier des peintres de la Royal Academy.

L'éloge n'est pas mince : cette Académie privilégiée est peuplée d'artistes de talent qui, dans leur diversité, représentent tous quelque chose et sont l'honneur de l'École anglaise. M. John Everett Millais, qui était encore préraphaélite en 1855, a sensiblement modifié son idéal. Il a perdu de sa singularité et est rentré dans le rang; mais, avec des inégalités et des soubresauts qui ont inquiété parfois ceux d'entre nous qui peuvent suivre les expositions annuelles de l'Académie royale, il est resté un très bon peintre, plein d'observation et de finesse. Cette année, M. Millais ne semble pas vouloir montrer son talent sous tous ses aspects. Il n'a envoyé aucun paysage mélancolique comme le *Froid octobre*, qui eut tant de succès à l'Exposition de 1878. Mais nous avons, au Champ de Mars, une peinture qu'on peut classer parmi les chefs-d'œuvre du maître, le portrait de M. Gladstone. Ce portrait, justement célèbre, a été peint en 1879. Allez le voir, car il est extraordinaire, aussi bien pour la physionomie du personnage, où respire la plus vive intelligence, que pour le talent sérieux et fort avec lequel l'artiste a reproduit l'attitude coutumière de l'illustre modèle, ses lèvres muettes mais éloquentes dans leur silence, ses regards où brille l'éclair d'une flamme. La peinture est large et solide; l'exécution est virile et généreuse, et bien telle qu'elle devait être pour donner une idée exacte du personnage physique et de son caractère intellectuel. Nous ne voudrions pas contrister nos camarades de l'École française, mais nous devons avouer qu'il y a longtemps que nous n'avions vu un si beau portrait.

Les autres œuvres de Millais sont moins magistrales; il en est même quelques-unes qui ont peu de signification. Il y a pourtant de sérieuses qualités dans le portrait du grand mariniste James Clarke Hook (1882), dont nous verrons tout à l'heure les admirables tableaux. Il y a dans ce portrait un robuste sentiment de la vie

individuelle, en même temps que des qualités techniques qu'on aurait tort de mépriser. Quand Rembrandt a peint les *Syndics des drapiers*, il s'est appliqué à rendre l'aspect du tapis qui recouvre la table autour de laquelle ses personnages sont assis : il a fait là un merveilleux morceau de peinture. Appelé à reproduire le paletot d'un peintre de marines, M. Millais n'a pas été un imitateur moins exact de la réalité. Ce n'est peut-être pas faire un grand compliment à un artiste que de lui dire qu'il exprime à merveille le grain et le tissu d'une étoffe; nous le dirons cependant pour compléter la physiologie du peintre. M. Millais a marqué dans le mouvement préraphaélite : il a été un adorateur de la nature, et il se souvient de ses amours d'autrefois.

Malheureusement, il est d'un pays où les artistes, incorrigibles gentlemen, n'hésitent pas à faire des concessions au goût mondain. Cette complaisance apparaît évidente dans quelques-unes des peintures du maître. Les *Cerises* (1879) montrent une petite fille rose et blanche assise sur un tertre à côté d'une provision de fruits rouges. C'est joli et frais comme ces images polychromes que les journaux anglais, si habiles dans l'industrie des impressions en couleurs, distribuent à leurs abonnés à la veille des fêtes de Christmas. Mais ici, M. Millais est trop préoccupé de l'art de plaire. Il en est de même de *Cendrillon* (1881) et de la *Dernière rose de l'été* (1888). Quant aux *Bulles de savon* (1886), c'est le fameux tableau des *Bubbles* que nous connaissons depuis longtemps par une chromolithographie qu'un marchand distribue à profusion et qui s'encarte à Londres dans les catalogues. On la voit partout, même à l'Exposition, dans ces endroits écartés dont des écriteaux providentiels indiquent le chemin aux visiteurs ambitieux de l'isolement. L'image de *Pears' soap* nous apprend même que le tableau original qui a servi de type à cette affiche a été payé 2,200 livres à sir John Everett Millais, baronnet et membre de la Royal Academy. Ces Anglais sont capables de toutes les modernités. Malgré leur grande situation dans l'art, ils ne refusent pas de mettre leur nom au bas d'une réclame. Chaque pays a ses mœurs. Que dirait-on à l'Institut si Meissonier ou Gérôme enluminaient un prospectus pour un fabricant de savon?

(A suivre.)

PAUL MANTZ.

EXPOSITION DE LA VILLE DE PARIS

LE SERVICE DES EAUX¹

Le premier plan, qui porte la date de 1673, nous montre ce qu'était alors la canalisation rudimentaire qui portait un peu d'eau de Seine aux Parisiens. De cette époque, en effet, date la construction de la pompe de la Samaritaine qui puisait l'eau en Seine à la hauteur du pont du même nom. Quarante fontaines publiques sont indiquées sur le plan exposé.

Un second plan nous porte à un siècle plus tard, en 1789. Il y a déjà des progrès accomplis, mais avec quelle lenteur! Les pompes à feu de Chaillot et du Gros-Caillou prennent l'eau en Seine. La première Compagnie des eaux est créée (1778) et avec elle commence la distribu-

tion d'eau dans les maisons particulières par des conduites embranchées sur une canalisation publique. Veut-on savoir quelle était la quantité d'eau ainsi distribuée? Un graphique construit par l'Administration, et qui indique l'accroissement depuis 1789 jusqu'en 1889, donne, pour cette année 1789, huit mille mètres cubes.

Enfin, depuis cette époque, que de progrès accomplis! De 1789 à 1854, nous passons du chiffre de 8,000 mètres cubes à celui de 80,000, grâce à l'appoint de la dérivation de l'Ourcq entreprise sous le consulat. En 1854 commence la grande série de travaux qui devaient transformer Paris et à laquelle se rattachent les noms de Belgrand, Durand Claye, Haussmann, Alphand, Humblot, etc. Le fait le plus important de cette grande campagne hygiénique est l'adduction à Paris des eaux de la Vanne et de la Dhuys. Le service des eaux a exposé un plan en relief de captation des eaux de la Vanne à Cérilly, ainsi qu'une série de photographies qui montrent les difficultés vaincues pour amener les 100,000 mètres cubes que fournit chaque jour cette rivière au réservoir de Montsouris.

Mais depuis 1878, pendant la période de 11 ans qui sépare les deux grandes Expositions, les travaux ont été considérables et nous ne pouvons nous empêcher de reproduire un des tableaux qui indiquent l'acquis de ces onze dernières années. Si arides que soient les chiffres, ils ont parfois une éloquence entraînante.

EAU D'UTILISATION.		
	1878	1889
	Mètres cubes.	Mètres cubes.
Ourcq.	405.000	435.000
Seine.	88.000	240.000
Marne.	43.000	90.000
Arcueil et puits artésiens.	7.000	8.000
	243.000	473.000
EAU D'ALIMENTATION.		
Dhuys.	20.000	20.000
Vanne.	400.000	400.000
Saint-Maur.	5.000	»
Cochepties.	»	20.000
	425.000	440.000
Total général.	368.000	613.000

En 11 ans, la quantité d'eau amenée dans Paris a presque été doublée; malheureusement cette augmentation est due presque uniquement à un nouvel appoint en eau de Seine. Cette eau est refoulée dans les réservoirs par de puissantes machines. On peut voir une réduction très bien faite de l'importante usine établie à Ivry et terminée en 1883. Cette usine, qui prend l'eau de la Seine avant qu'elle ne soit salie par les eaux troubles de la Marne, refoule chaque jour, jusque sur les hauteurs de Villejuif, à la cote de 89 mètres, quatre-vingt-six mille mètres cubes d'eau, grâce à une puissance motrice de 1,026 chevaux.

Le modèle exposé au Pavillon de la Ville de Paris nous donne une faible idée de l'importance de cette usine et de la grandeur des cylindres ainsi que de tous les appareils nécessaires pour produire un pareil travail qui représente sept milliards sept cent quarante millions de kilogrammètres, et encore ce calcul est-il théorique et ne tient-il aucun compte des pertes inévitables.

Une autre reproduction attire encore l'attention, c'est celle du réservoir établi à Montmartre sur le point culminant de Paris, exactement à côté de l'église votive, qu'il masque plutôt que d'en servir l'effet décoratif.

Ce réservoir, comme le montre le relief, est constitué par une série de trois étages soutenus par une suite de voûtes qui lui donnent un aspect très curieux et tout spécial. L'étage inférieur à la cote 127 est destiné à recevoir

1. Voir le n° 47.

5,000 mètres cubes d'eau de la Marne, élevés par l'usine de Saint-Maur (eau d'utilisation).

Les étages supérieurs, qui atteignent 132 et 136 mètres, ne recevront que de l'eau de source, qu'une machine élévatoire annexe puisera dans un réservoir inférieur situé place Saint-Pierre. Grâce à toute cette installation, les quartiers élevés de Paris, comme les hauteurs de Belleville, de Montmartre sur la rive droite, du Panthéon, de la Butte-aux-Cailles sur la rive gauche, pourront recevoir de l'eau de source, quand... il y en aura assez dans les réservoirs! Car la question n'est pas changée, depuis 1878. La quantité d'eau de source livrée aux habi-

tants est restée presque stationnaire : 140,000 au lieu de 125,000, tandis que la population a augmenté de 300,000 âmes. La captation de nouvelles sources, celles de l'Avre ou de la Voulzie, peut seule amener la résolution du problème.

Il ne nous reste, en terminant cet article sur l'Exposition du service des eaux de la Ville de Paris, qu'à formuler ce vœu : qu'à la prochaine Exposition, le même service nous montre l'eau de source distribuée à profusion à tous les habitants, sans exception ni interruption.

D^r P. L.

LISTE OFFICIELLE
DES
MEMBRES DU JURY DES RÉCOMPENSES
DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889¹

CLASSE 61 (suite)

Chevalier, constructeur de matériel pour chemins de fer, médailles d'argent à l'Exposition de Paris 1878.

David, constructeur de matériel pour chemins de fer, de la maison Desouches-David, médaille d'argent à l'Exposition de Paris 1878.



ENTRÉE DE LA SECTION DE L'ORFÈVRERIE, DANS LA GALERIE CENTRALE.

Salomon, ingénieur en chef du matériel et de la traction à la Compagnie du chemin de fer de l'Est

CLASSE 62

Jousselin, ingénieur, chef de la 3^e division de l'exploitation à la Compagnie P.-L.-M.

Rau, administrateur délégué de la Société Edison.

Sautter (de la maison Sautter-Lemonnier), constructeur de phares, mécanicien-constructeur électricien.

CLASSE 63

Dervillée, marbrier, juge au tribunal de commerce de la Seine.

Famchon, administrateur-directeur de la Société des ciments français de Portland, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Fouinat, administrateur de la Compagnie des ardoisières d'Angers, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Hermant, architecte du département de la Seine.

Moisant, ingénieur, constructeur de travaux publics, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Pérouse, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

CLASSE 64

Napias (le docteur), inspecteur général des services administratifs (section des établissements de bienfaisance), au Ministère de l'Intérieur.

Le Mardeley (Alfred), médecin principal de 2^e classe, sous-directeur à la direction du service de santé au Ministère de la Guerre.

CLASSE 65

Piaud, ingénieur des constructions navales, ingénieur en chef du « bureau Véritas ».

Querohent (de), membre de la chambre de commerce du Havre.

CLASSE 66

Chabbert, rédacteur au cabinet du ministre de la Guerre.

Pamard (le lieutenant-colonel), sous-chef du cabinet du ministre de la Guerre.

GROUPE VII

CLASSE 67

Lapostolet (Ernest), négociant en riz, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Truffaut, meunier, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878. (A suivre.)

¹ Voir les nos 22 à 47.



BEAUX-ARTS. — MORT AU CHAMP D'HONNEUR, tableau de M. RENARD.

SCAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

Ayuntamiento de Madrid

